

*Je veux pleurer parce que ça me plaît,
comme pleurent les enfants du dernier banc.*

Federico García Lorca

Quand on m'a proposé l'écriture d'une biographie de ma personne, j'ai répondu poliment... et à reculons. Il y a trop longtemps que je m'exerce à vivre au présent pour ne pas voir d'un mauvais œil la momification du passé. C'est comme ça, je n'y peux rien : assister à l'érection d'autre chose que ma verge peut se transformer en pur sujet d'angoisse et j'ai beaucoup de mal avec les bustes ou les bronzes des gisants que je salue toujours depuis le pont qui enjambe le cimetière de Montmartre.

Cette proposition m'était arrivée par message privé sur le mur virtuel qui m'a valu pas mal de faux « amis » mais aussi quelques joyeuses rencontres. Parce qu'il fallait bien mettre un visage sur l'homme qui me soumettait une idée séduisante mais pas forcément juste, j'ai retrouvé Alain Wodrascka dans les salons velouteux de l'Intercontinental, près de la gare Saint-Lazare. Et puisqu'un seul bavardage ne suffisait pas, on a remis ça trois jours plus tard à l'Entracte Café de la place de Clichy, plus conforme à nos

prédilections, avec des serveurs moins obséquieux, des voisins de table plus fréquentables et le frère d'un acteur disparu venant vers moi les bras ouverts avec un « J'aime bien ce que vous faites » sans l'habituel « Mais on ne vous voit plus » contre lequel je me suis fait une panoplie de réponses. Sûr qu'exister à la télévision permet de n'avoir plus à se justifier d'être vivant. On vous salue, on vous sourit, les grandes villes deviennent village, impossible de prendre le métro sans être montré du doigt, d'entrer dans un bistrot, une boulangerie, sans que les conversations s'arrêtent. On vous demande des signatures sur des tickets de métro, des notes de restaurant, des passeports, des livres, la peau du cou, une clavicule, un poignet. On vous déteste aussi : « T'es qu'une pute et un d'ces quatre, j'te fais la peau. »

Dès mes premiers pas dans le petit cercle éperdu d'amour vampire, on m'a assommé de phrases aussi simplistes que « Prends, prends, tu sais pas combien ça va durer » auxquelles je répondais, crâneur, que j'étais « artiste pour la vie », sans savoir au juste comment en être si sûr, mais sans autoriser non plus personne à me coller une date de péremption. Ce manque d'humilité m'a fait prendre le large plutôt que l'étroit, préférer le vent des entreprises lointaines à la gestion du fonds de commerce et au prétendu « respect » du public qui n'en demande jamais autant.

Dans la valise à roulettes qu'il traîne toujours comme s'il cherchait sa porte d'embarquement, Alain transportait trois de ses écrits à la mémoire d'artistes défunts, tous glorieux, tous coupables de l'égoïsme partagé dont d'autres se délectent. Le soir même, en lisant les vies de Brel, Barbara et Ferré comme on suit du doigt une carte au trésor,

j'ai repensé à mes quinze ans quand se coupaient les ponts vers l'enfance, quand se profilait des années à venir dont j'ignorais le nombre et le contenu, quand je faisais, avant de m'endormir, l'inventaire des filles qui m'attiraient, de celles qui me troublaient, pour deviner comment plaire aux timides, aux prétentieuses, aux délurées, sans me couper des cercles mâles auxquels il fallait bien que j'appartienne. Heureusement, avec *Sinbad le Marin* au cinéma de la Plaza Cataluña, Christophe Colomb sur sa colonne au bout des Ramblas et le Pégase ailé en couverture de mes contes hindoustanis, j'avais de quoi donner une forme à mes rêves d'aventures qui se sont présentées nombreuses, cadeaux du hasard selon lequel je désorganise mon existence. Depuis ce temps, je porte ma voix où bon me semble, d'un continent à l'autre, d'une langue à l'autre, dans les bras de femmes inconnues devenant familières, sans meilleur astrolabe ou sextant que la position de ma voilure et le sens des courants.

Au bout de nos conversations enfiévrées où même le contenu d'une thèse nous aurait fait l'effet de l'absinthe, Alain m'a présenté un éditeur éclairé, amoureux de chansons comme peu de lettrés s'y risquent. Celui-ci a plaidé pour l'intérêt de lever quelques lièvres sur mon existence ; je n'ai pas trouvé meilleure réponse que la course en zigzag qui rend cet animal inaccessible au fusil, et nous sommes tombés d'accord, l'un comme l'autre, sur l'idée d'une écriture soliste, exonérée d'autobiographie mais pas de choses vécues, alternant des récits courts et disparates, parcourus par l'enfance, l'adolescence, et le grand kaléidoscope de la mémoire.

Dès le lendemain, je quittais mon XVIII^e en direction du quartier Latin et de ses librairies où j'ai passé trois heures à faire provision de narrations à la première

personne. De cette expédition, j'ai conclu qu'écrire sur soi n'a rien d'anodin. Comment parler des faits et gestes que nos sens enregistrent selon une économie qui en supprime la plus grande part? Que penser de la couleur du ciel d'aujourd'hui dont l'oubli me rappellera bientôt que, jusqu'à l'âge de huit, dix ou quinze ans, je pouvais encore décrire les motifs de la jupe de ma mère pendant notre émigration vers la France, retrouver les paroles de notre père sur le quai d'Hendaye et le nom de mes premiers copains d'école?

Depuis, bien des choses ont disparu par amnésies successives, ne laissant qu'un sentiment plus ou moins précis où j'ai sauvé ce qui suit, que je voudrais aussi le témoignage de mon bonheur à l'écrire en contournant les écueils d'un *je* capable d'envoyer l'auteur sous plusieurs mètres de fond, ceux qui le lisent dans un sommeil profond, ou les conduire vers les bons ports où règne un peu de transcendance.

UN PEU DE TRANSCENDANCE

Erbalunga est un joli port, au nord de Bastia, juste avant les raideurs granitiques du cap Corse. Depuis l'époque du festival, je l'avais traversé plusieurs fois sans jamais m'arrêter. Mais ce soir-là, vers 7 heures, j'y retrouvais des amis pour un dîner à L'Esquinade, restaurant de bonne réputation dont la terrasse était noire de monde malgré un *libeccio* à écorner les chèvres et des températures vraiment trop basses pour un mois d'août. «Un été pourri!», disaient les moins imaginatifs. «Le réchauffement climatique? Tu parles!», ironisaient ceux qui veulent toujours les saisons au bon calendrier, jamais en reste pour bassiner des évidences.

On nous avait réservé une table légèrement abritée derrière une palissade en bois que dévorait la glycine, à l'ombre d'un tamaris géant dont les branches devenaient folles sous les grandes bourrasques. Les apéritifs maison venaient d'être servis, les verres se soulevaient à peine pour trinquer quand, tout à coup, plus furieuse que les soixante nœuds des rafales, une tornade fonlait sur nous, bousculant au passage chaises, serveurs et clients, avant de s'immobiliser dans mon dos, les bras ouverts :

« Tu me reconnais ? On m'a prévenue que tu étais ici. Je sais que tu as souvent demandé de mes nouvelles. Tu restes longtemps ? Il faudrait que je t'explique comment ma vie a changé depuis ta venue au festival. C'est important que tu le saches ! »

Malgré ma stupeur, ne reconnaissant de ce visage que l'inoubliable couleur des yeux, je me suis levé pour une effusion de plusieurs secondes tout juste bonne à intriguer les tables environnantes. Le temps se figeait, comme saisi par le froid inhabituel qui s'insinuait sous nos vêtements trop légers, tandis que la jeune femme tournait les talons, submergée par une émotion contagieuse, et repartait brusquement, comme elle était apparue, sans rien ajouter ni provoquer d'autres remous. Quant aux amis, en arrêt sur image avec leurs verres levés, gentiment goguenards, ils n'ont pas eu l'air de croire au « Je vous expliquerai... » que je leur bredouillais, puisque tout ça était trop intime et qu'il fallait mettre les bouchées doubles avant l'envol définitif des nappes, des toiles et des auvents.

La nuit suivante, le vent s'est acharné sur l'imposant cèdre centenaire de la Villa Gaspari où Rose-Marie nous hébergeait depuis quelques jours. Impossible de fermer l'œil. Le vacarme, bien sûr, et les volets qui grincent, le mugissement des branches, mais aussi les souvenirs de ma première venue sur l'île quand j'étais à l'affiche du festival tout neuf d'Erbalunga.

Mois de juin. Deux heures à peine que l'avion de Paris s'est posé au sud de Bastia. Après notre déjeuner d'équipe sur la même terrasse et sous le même tamaris, je suis parti faire un tour du côté de la scène, au centre du village. Assis sur le parapet en surplomb de la rampe où les pêcheurs traînent leurs carcasses, j'observe les cent pas de Frédéric

et j'entends ses « Mmm... Mmm... » qui semblent se rapporter au petit nombre de projecteurs accrochés sur deux ou trois portiques. Frédéric, je le connais. Il est toujours prêt à toutes les aventures. S'il me prend l'envie de couvrir la scène de branches ou de parpaings, de chanter en haut d'une grue, d'apparaître au plafond d'un théâtre, il attrape l'idée au vol et la rend possible. C'est une perle, un homme sérieux et complice pour le renouvellement des plaisirs et la résistance à la routine. Il est de ceux qui ne baissent jamais les bras. Aujourd'hui, sans doute à cause de la mer si bleue et du soleil sur les vieilles façades, j'ai choisi la bonne humeur et les bons sentiments. Je quitte mon perchoir pour aller vers lui et le tranquilliser :

« Tout va bien, Fred. On s'en fait pas. Il nous faut juste une barque, un marin pêcheur, une lampe-tempête, de quoi commander à distance l'allumage d'un réverbère et une fille plutôt mignonne. Je vais demander à Laurent de nous trouver ça. »

Laurent, c'est l'homme de l'organisation. Il est de Clermont-Ferrand, zone volcanique, et il veille sur tout. Quand je lui remets la liste, il part en sifflotant, ce qui chez lui n'est pas une marque de désinvolture.

Peu à peu, les effets d'une nuit trop courte commencent à se faire sentir. Je bâille et ma vue se trouble. Il faut dire que l'avion décollait tôt et que je me suis endormi tard à cause d'une empoignade avec celle qui partage ma vie par oscillations, selon qu'elle décide d'être ange ou démon, mais que je quitterai sans remords le jour où je n'aurai plus pour elle que l'indulgence des martyrs et la faiblesse des victimes.

Tout à l'heure, au volant de la voiture qui nous ramenait de l'aéroport, Antonia m'a parlé de sa petite maison dont l'arrière donne de plain-pied sur la mer. Du coup,

pensant qu'une sieste me ferait du bien, je sonne chez elle qui ne s'étonne pas de me revoir si tôt.

« Je savais que tu viendrais. Je t'ai vu piquer du nez dans la voiture. Ici, tu seras bien. Personne ne va te déranger. »

Elle ouvre une chaise longue sur laquelle je m'endors profondément, bercé par les vagues et une brise légère, avec des rêves sans paroles, traversés d'images effroyables et de sons stridents. Au bout d'une heure, Antonia me réveille en posant sa main fraîche sur mon front pour me prévenir que tout est prêt : la barque, le pêcheur et la lampe. Il me faut un peu d'eau sur le visage et moins de trois minutes pour arriver sur la place où les musiciens jouent un standard de Duke Ellington pendant que les employés municipaux alignent les rangées de chaises. Laurent vient vers moi. Il a mis sa casquette à l'envers, c'est son signe de jubilation :

« OK, on a tout. Le plus dur, c'était quand même le marin et la barque. Personne ne voulait. Ils se méfiaient, va savoir pourquoi. Mais la fille est là... retourne-toi... »

Derrière nous, sous un portique de pierre, assise parmi un groupe d'enfants, les yeux d'un bleu inconnu et le corps gracile, elle ne bouge pas, se lève pour traverser la place quand je l'approche et disparaît aussitôt dans les ruelles, entourée par la marmaille que Laurent se met à suivre en courant :

« T'inquiète, je m'en occupe ! »

La répétition est courte. Le soleil a envahi la place et rien ne sert d'y rester longtemps. Mieux vaut revenir en fin d'après-midi, à l'étage d'un vieil immeuble proche de la scène, dans l'appartement d'un peintre dont l'épouse a recouvert les toiles de draps blancs. Au milieu de ce décor décadent mais très photogénique, les musiciens occupent le grand salon. Je les entends rire sur fond d'accordéon

qu'Alejandro joue toujours pour relâcher ses nerfs. L'atelier de peinture est pour moi. Je ne suis pas habillé, j'aime me vêtir au dernier moment comme une urgence. Ma meilleure concentration, c'est d'arriver sur scène par inadvertance. À côté de moi, dans un fauteuil où il disparaît malgré sa grande taille, Frédéric passe en revue notre scénario imaginé, relit ses notes :

« Donc, si j'ai bien compris, tout sera sur place – la barque, le marin, la fille – avant la dernière chanson qui doit être...

— ... *Invitation à Venise*.

— On est d'accord. »

On nous prévient qu'il faut attendre l'ultime incandescence du jour pour que la nuit soit bien noire au moment de chanter « Mon amour » à la lueur du réverbère que Frédéric allumera à distance, les yeux tournés vers la silhouette en contre-jour dans le cadre d'une fenêtre. Les chansons filent, et la magie opère sous les faisceaux de quelques projecteurs dirigés vers nous et les vieilles façades. Comme prévu, pendant les applaudissements du dernier rappel, je saute au pied de la scène, je me faufile entre les chaises jusqu'à la rampe où m'attendent la chaloupe, le marin et la fille du contre-jour. Sous les yeux incrédules de ceux qui m'ont suivi, l'homme met le cap sur le piton rocheux de l'antique tour génoise. Quand le port disparaît, il largue une petite ancre puis replace les rames dans leurs tolets, toujours sans un mot. La fille ne desserre pas les lèvres non plus. Installée à l'arrière, elle plonge le bout des doigts dans l'eau et ne quitte pas une sorte de sourire. À la lueur de la torche posée sur la culate, le temps passe comme s'il n'existait plus. Après les deux heures de musique, de lumières et d'agitation, le silence qu'altère seulement le clapotis régulier sur la coque ne

semble pas faire partie de notre monde. Au large clignent les lumignons des chalutiers qui patrouillent. Quand je suggère de rentrer, presque à regret, le matelot taiseux remonte le crochet et loge les rames dans leur pivot pour relonger les immeubles en à-pic au-dessus de l'eau. Sur un des balcons, les musiciens nous attendent : Stefano, Jean-Luc, Alejandro, Pascal... et Geppe, comme toujours, leur porte-voix :

«Hé! Ils sont tous là! Personne n'est parti! On joue quoi!?»

Tout à l'heure, en imaginant cette façon de quitter la scène, je me disais que le signal serait clair et que chacun rentrerait chez soi. Mais c'était compter sans la mémoire atavique du mystère d'Orphée parti chercher son amoureuse aux enfers dans la barque du vieux Charon. À quelques mètres du bord, en sautant dans l'eau par impatience, je dérape sur les fonds visqueux. Ruisselant, escorté par la cohue de ceux qui trépignent et battent des mains, je remonte sur scène où les musiciens m'attendent. Mais une coupure de courant opportune, qui semble ne pas vouloir risquer mon électrocution avec des vêtements trempés, nous oblige à finir assis en bord de scène, serrés de près par les plus enragés, ceux qui ont définitivement quitté leur siège pour chanter avec nous comme des fous.

À présent, les lumières sont éteintes, les employés de la ville remplissent les chaises, le concert est terminé pour de bon. Parmi les fantômes de toiles dissimulés sous les draps blancs, on se congratule, on s'embrasse, on n'en finit pas de commenter ce qui vient de se passer. Au moment de retirer mes habits encore mouillés, je prends conscience d'une absence. J'en parle à Laurent qui disparaît cinq minutes pour retrouver mon Eurydice et la

conduire jusqu'ici. À mieux la contempler, je lui trouve beaucoup de grâce. Elle sort de son mutisme quand je lui demande de m'accompagner au repas d'après-concert :

« Il y aura qui ? »

— Aucune idée. Sûrement les gens du festival, de la mairie, leurs amis... »

Elle hésite un peu puis se retourne pour partir. Sans lui laisser le temps de réfléchir, je prends son bras pour l'entraîner vers l'*osteria* où nous attendent quelques dizaines de convives joyeux et parlant fort. Notre arrivée fait sensation, au point que les conversations s'arrêtent. Un homme quitte le cercle, vient vers moi et m'entraîne à l'écart :

« Il faut que je te dise : tu n'aurais pas dû la faire venir. C'est une marginale, une folle. On la dit séropositive et un peu sorcière. »

Exactement ce qu'il ne faut pas me dire. Au moment de passer à table, j'insiste pour que la fille aux yeux profonds soit assise à ma droite. Et le repas se déroule entre bonne humeur, gêne et désapprobation.

Vers 2 heures du matin, quand tout le monde est rentré, la jolie nymphe prend ma main pour traverser le village en direction de la vieille tour. La sienne est chaude, presque brûlante. Au moment d'escalader le promontoire dont elle connaît la moindre faille, elle remonte sa jupe, me distance et je la perds de vue. Loin derrière, évitant les faux pas et les mauvaises chutes sous un ciel sans lune, je finis par la retrouver, ramassée dans un berceau rocheux qu'elle appelle sa « tanière ». Blottie contre moi, la joue sur ma poitrine, Gaïa (c'est le nom qu'elle se donne) me raconte comment son père a ouvert les portes du ciel pour la précipiter sur cette planète où elle passe son temps à se languir d'une enfance heureuse.

Moi, les doigts dans ses cheveux, les lèvres sur son front,
je l'écoute et je la crois.

Quand elle revient au silence, quand la mer prend la
suite de son récit, Gaïa lève son bras vers un astre bleu
d'où s'échappe une matière incandescente. Elle m'assure
que, les nuits de nouvelle lune, on peut y voir l'âme des
nouveau-nés qui viennent à notre monde.

À NOTRE MONDE

La presque île de Kamtchatka est un appendice de terre bordé de volcans sous un ciel gris et lourd, menaçant de nuages. C'est ici que commence ma tournée dans l'Extrême-Orient russe, à dix mille kilomètres et neuf fuseaux horaires de Moscou, juste en face de l'Alaska. C'est mon deuxième périple dans ce qui n'est « pas un pays mais un territoire », comme disent les Russes, trop fiers de vivre dans les plus grandes frontières du monde.

Je n'étais pas à Moscou depuis trois jours que j'entendais déjà parler d'Irkoutsk, de Magadan, Krasnodar, Vladivostok, Saint-Pétersbourg... autant de mystères que je voulais percer autrement que par un départ volontaire, des repères sur une carte et des horaires de train ou d'avion. L'occasion s'est présentée après mon deuxième duo avec Boris Moïsseev, sous forme d'une chanson qui nous a propulsés, l'un et l'autre, dans les plus grandes émissions de la télévision russe. En quelques mois, porté par des choix qui m'avaient fait renoncer à un beau contrat discographique en France avec un grand label international, je suis devenu célèbre en Russie et dans la plupart des anciennes républiques soviétiques. Après plus d'un mois à l'hôtel Rossia, paradis des putes et des machines

à sous, j'ai loué l'appartement d'une mère célibataire qui retournait chez ses parents, j'ai appris à négocier les prix des taxis sauvages, à lire la signalisation cyrillique dans les profondeurs du métro et à faire le plein de légumes sur les marchés kolkhoziens. En somme, je suis devenu russe, et c'est une aventure qui dure depuis bientôt cinq ans.

Hier à l'aube, l'organisateur du concert dans la presque île a obtenu le droit de pénétrer sur les pistes avec sa Dodge noire pour nous cueillir à la descente de l'avion. La trentaine carrée, le crâne rasé, Nicolaï a soulevé ses lunettes noires sans le moindre sourire pour nous serrer la main. Sur la route, il s'est détendu. Souvent retourné pour me parler, il voulait comprendre mes raisons de courir le monde avec Aldo, assis à côté de lui, en plein choc thermique depuis La Havane. Je me penchais vers l'avant pour l'encourager à ne pas lâcher la route :

« C'est très simple, Kolia. Pour moi, les Cubains ont toutes les qualités qu'on attend d'un musicien : une technique de folie, une culture classique et populaire, un bon groove, du toucher...

— Tu l'as connu en France ?

— Pas du tout.

— *Gdiè* ?

— Est-ce que tu as vu *Buena Vista Social Club* ?

— *Da*, comme tout le monde.

— Il y a trois ans, j'ai assisté au concert d'Ibrahim Ferrer dans un festival de jazz. Il était tellement saoul qu'il est tombé en entrant sur scène. Mais j'ai découvert son pianiste, un monstre, et j'ai eu envie d'un musicien de sa trempe. »

Aldo devinait de qui je parlais. Il faisait dodeliner sa crinière crépue :

« *Robertito... es un monstruo. Muy amigo de mi familia.*

— Oui, c'est ça : Roberto Fonseca. Après ça, j'ai pris l'avion pour Cuba, avec quelques contacts en poche et la promesse d'un ami qui me prêtait une chambre dans sa grande maison coloniale. Je te passe les détails mais j'ai fini par croiser Aldo dans un studio d'enregistrement. Au début, je suis sûr qu'il se méfiait de moi. Pour lui, un artiste célèbre ne vient pas lui-même chercher des musiciens. Alors il m'a collé un intermédiaire, une sorte d'agent qui a disparu au bout d'un mois. On a commencé par une tournée en France, ensuite au Québec et, ici, c'est la troisième.»

Kolia conduisait, la main gauche posée sur l'épaule d'Aldo (c'était une voiture importée de Corée, avec volant à droite). Il baragouinait un espagnol rudimentaire et sa voix changeait de fréquence :

« *Yo papá militar en Habana. En Habana, papá conocer mi mamá.*

— *¿Cubana?*

— *Niet. Rusa como papá.* »

Beaucoup de Russes ont connu Cuba. Il faut dire que, jusqu'à l'évaporation de l'URSS, Castro était copain avec les Soviétiques : sucre et cigares contre pétrole et droit de regard sur la politique, l'éducation, l'économie et les côtes de Floride.

En approchant de la ville, notre chauffeur ralentissait pour montrer la chaîne des volcans, présenter le concert du soir et proposer de passer la journée du lendemain dans un de ces *sanatori* hérités du soviétisme qui sont des centres de remise en forme dont tous les Russes raffolent.

Après le concert d'hier soir, nous voici donc ce matin, avec Kolia et la *tusovka* joyeuse de ses potes, barbotant dans les bassins tapissés de grosses pierres volcaniques,

alimentés en eaux naturellement chaudes entre vingt-cinq et cinquante degrés. Aldo prévient qu'il ne dépassera pas le deuxième, à température moyenne, pour cause d'*hepatitis* récente. Cette excuse fait beaucoup rire l'homme en blouse blanche qui nous suit partout pour vanter, l'un après l'autre, les bienfaits de chaque bain. Kolia s'approche pour me dire à l'oreille :

« Il paraît que notre président était ici l'année dernière et votre ambassadeur aussi ! »

Après le dernier bain, le plus bouillant, celui qu'on nous conseille de quitter au bout de dix minutes à cause des risques cardiaques, tout est en place pour les *shashliki* de bœuf mariné qui font les belles heures du pays à la sortie des hivers toujours trop longs. Pendant que chacun se réchauffe autour du bidon coupé en deux dont on a fait un grand barbecue, je visite le parc où alternent les plaques de neige et d'herbe calcinée par le gel sous un soleil encore timide mais de bon augure pour l'annonce du printemps.

Comme tant d'autres, ce *sanatori* appartient à l'armée. Le général qui le dirige est long, jovial et communicatif. Au retour de ma reconnaissance des lieux, il s'avance vers moi avec un pack de Baltika n° 8 qui n'est pas la moins alcoolisée. Il m'en verse une grande chope.

« *Davay!* Je veux faire un toast en l'honneur de notre amitié avec la France, pays de grande culture. »

Malgré l'usage de ne prononcer que des toasts individuels, Kolia l'interrompt :

« Alexei Ivanovitch, permettez-moi d'y associer Cuba. À cause de mes parents qui ont passé là-bas une partie de leur vie, mais aussi pour honorer Aldo, ici présent, dont les siens ont fait leurs études musicales à Moscou.

— *Davay!* Pour la France et pour Cuba ! »